Ami du Clergé du 28 février 1929

Deuxième partie : PRÉDICATION

SOMMAIRE

Sur le présent et l'avenir du Catholicisme — VI. Hors d'Europe, 129.
Les Litanies de S. Joseph — IV. *Epoux de la Mère de Dieu, priez pour nous :* Ses privilèges ; applications pratiques, 133.
Retraite pascale à des femmes. — III. Les femmes de Jérusalem, modèles d'activité et de courage, 137.
Lectures sur sainte Jeanne d'Arc. — XIII. Les théologiens de Chinon, 141. — XIV. Les docteurs de Poitiers, 143.

SUR LE PRÉSENT ET L'AVENIR DU CATHOLICISME

VI

HORS D'EUROPE

Messieurs,

Nous avons vu, dans notre dernier entretien, la vitalité et l'élan conquérant du Catholicisme dans notre Europe. Des nations demeurent entièrement catholiques ; dans les autres, il progresse incontestablement, mieux compris par les élites actuelles qu'il ne l'a jamais été depuis l'apparition du protestantisme.

Le spectacle de sa vie est plus saisissant encore au delà des frontières de notre continent. Là, partout des missionnaires. Il y en a de toutes les nations ; il y en a surtout de ce pays des plus vaillants apôtres qui est la France. Les terres lointaines ont bénéficié de l'abominable proscription édictée chez nous par un gouvernement sectaire. Les Congrégations religieuses d'hommes et de femmes ont essaimé dans tout l'univers. Milices courageuses et souvent héroïques, vouées à la prédication de l'Evangile, à l'instruction et à l'éducation de l'enfance et de la jeunesse, l'Etranger s'est montré heureux d'accueillir ces incomparables semeurs de civilisation. Jésuites, Barnabites, Salésiens, Frères des Ecoles chrétiennes, Frères Maristes, Capucins, Franciscains, Dominicains, Pères du Saint-Esprit, Pères des Missions de Lyon, Pères du Sacré-Cœur, Dames du Sacré-Cœur, Dames de Sion, Dames de l'Assomption, Ursulines, Dames de Nazareth, Dames Dominicaines, Sœurs de St-Joseph de Cluny, Franciscaines, Missionnaires de Marie, Sacramentines de Valence, Sœurs Blanches, ces Congrégations, — et combien d'autres ! — ont trouvé un asile sur tous les continents, et Dieu sait quel bien elles y font. Grâce à leurs efforts, à leur dévouement, à leurs fatigues, à la vie et à la mort de leurs membres, elles développent partout l'influence spirituelle du Catholicisme, désormais partout répandu d'un pôle à l'autre, au sein de tous les peuples du globe. Les œuvres que ces ouvriers et ces ouvrières du champ de Dieu fondent et entretiennent sont innombrables ; innombrables aussi les élites qu'elles suscitent, organisent et dirigent, élites toujours grandissantes dont la force de pénétration multiplie et étend toujours les conquêtes [1].

Pour faire connaître à fond les œuvres de ces pionniers de l'Eglise, il faudrait parcourir la terre entière, visiter tous les peuples, énumérer tous les postes, observer et dépeindre le fonctionnement de tant d'entreprises de zèle. Je ne le puis, mais ce que je viens de vous dire ne suffit-il pas à vous faire comprendre et sentir l'infinie vigueur, la prodigieuse vitalité de ce Catholicisme que de risibles prophètes disent en décadence et à la veille de périr corps et biens ?

Parcourons le monde, Messieurs, l'Orient, l'Afrique, l'Asie, l'Amérique, l'Océanie ; le peu que nous pourrons en voir et dire nous renseignera suffisamment pour nous rassurer.

I. — *En Orient*

Nous savons tous combien de religions diverses se partagent les populations de l'Orient proche ou lointain, et par quels fanatismes elles sont défendues. Malgré tout, le Catholicisme, au milieu de tant de cultes qui se combattent comme dans une mêlée, montre une vie extraordinaire et qui revêt tous les symptômes d'un renouveau. L'Orient a longtemps dormi ; il se réveille.

Le Catholicisme, comme vous le savez, prend dans cet Orient plusieurs formes : la forme qu'il a chez nous, et celle que j'appellerai la forme orientale. La différence entre l'une et l'autre consiste dans les rites et dans certains détails de discipline ; mais c'est bien le même Catholicisme, car les Orientaux uniates ou autres ont identiquement le même *Credo*, la même morale évangélique et le même chef spirituel que les catholiques du reste du monde.

Pas une contrée de ces régions troublées qui ne montre au voyageur des communautés catholiques actives et vivaces. Entrez dans les églises, vous vous en rendrez compte.

A Beyrouth, raconte un écrivain voyageur, « toutes les races du pays, toutes les catégories sociales se mêlent sous les voûtes hospitalières de la basilique latine. Auprès de dames élégantes, en grande toilette, en chapeaux européens, je reconnais des femmes de condition plus humble, ouvrières ou petites bourgeoises, coiffées d'une mantille de tulle semblable à celle des Génoises et des Barcelonaises... Les hommes qui sont là offrent des contrastes pareils. Parmi les étudiants, les commerçants, les notables de la ville, en jaquettes et vestons de coupe londonienne, j'apercevais des ouvriers et des manœuvres en costume indigène. Il y a là jusqu'à des portefaix du port, la tête rase, le gombaz de toile bleue serré aux reins par une ceinture de cuir. Leurs larges pieds laissent une empreinte poudreuse sur le seuil des confessionnaux, d'où ils sortent les bras en croix sur leur poitrine, avec une expression de recueille-

[1] Mgr Baudrillart, *L'activité missionnaire de l'Eglise à travers les âges.*

ment, étrange sur ces figures farouches. Ce recueillement est peut-être ce qui m'a le plus étonné dans cette foule levantine. Quelle différence avec les dissidents schismatiques, dont j'avais suivi les offices ! Ici, entre tous les fidèles, il existe un véritable courant de ferveur. La piété, si elle n'est peut-être pas très réfléchie, est sérieuse et profonde. Les communions sont, pour ainsi dire, générales. C'est par longues et incessantes processions qu'ils se dirigent vers la Sainte Table, riches et pauvres, étudiants et illettrés, les femmes en voiles blancs, les artisans nu-pieds. Le peuple surtout est touchant. Ces vêtements et ces gestes archaïques, ces théories pieuses se déroulant à travers les arceaux des nefs, me rendaient presque la figuration des Catacombes [2]. »

Vous me direz : « Ce sont là des spectacles exceptionnels. » — Non. Rien de moins rare, au contraire, que de tels spectacles dans tout l'Orient, où, innombrables et d'un dévouement héroïque, Ordres religieux et Congrégations d'hommes et de femmes dirigent des établissements que fréquentent des fidèles de toutes races, et des milliers et des milliers d'élèves de tous les cultes. Elites qui appartiennent au Catholicisme, ou qui regardent Rome et l'Eglise catholique comme le centre religieux des âmes [3]. »

Au fur et à mesure que la civilisation occidentale pénètre dans ces pays longtemps opprimés et abrutis par l'Islam, le Catholicisme recrute des adeptes en plus grand nombre.

Voyez-vous dans ces faits, Messieurs, le signe que le Catholicisme se meurt ?

II. — *En Afrique*

En Afrique, dans cette Afrique musulmane et païenne, fanatique et en pleines ténèbres, le Catholicisme est implanté à peu près dans toutes les régions. Dans toutes les régions, il y a des religieux et des religieuses missionnaires, des œuvres et des fidèles. La Société des *Missions Africaines* est chargée à cette heure de douze Vicariats et Préfectures, lesquels groupent 220.000 néophytes, 72.000 catéchumènes, 500 écoles avec 42.000 élèves des deux sexes, 60 orphelinats avec 3.000 enfants, 58 hôpitaux ou dispensaires avec 50.000 malades.

Dans les régions africaines habitées par les noirs, « des centaines de mille parmi eux lèvent déjà vers le ciel leurs fronts baptisés [4]. »

Le *Grand Désert* a été visité ; les Pères Blancs se sont jetés en pleine barbarie saharienne. Plusieurs y sont tombés sous le fer des Touaregs, mais il y a aujourd'hui des foyers catholiques au Sahara et au Soudan [5].

A *Madagascar*, depuis 1895, le développement du Catholicisme fut tel qu'il nécessita l'établissement de trois Vicariats apostoliques. Aujourd'hui, il y faut lutter contre le protestantisme et contre l'école laïque, qui fait un mal considérable ; malgré tout, on y constate un mouvement religieux très prononcé ; les Malgaches catholiques sont au nombre d'environ 500.000 et les conversions n'y sont pas rares. Un clergé indigène d'un dévouement sans borne seconde le zèle des missionnaires dans l'évangélisation de la grande île [6]. Mais là comme partout, les apôtres sont trop peu nombreux. Trop peu d'ouvriers pour l'immense moisson ! Mais jusque dans la forêt vierge, le Christ a les siens, et « le grain de sénevé commence à pousser de vigoureux rameaux [7]. »

Au *Congo Belge*, neuf Vicariats apostoliques et onze Préfectures administrent une Eglise qui grandit chaque jour. Des Congrégations religieuses nombreuses font là-bas l'œuvre de défrichement des anciens moines dans notre Europe. Les stations de missions forment autant de foyers de rayonnement ; sans compter les centres secondaires, plus nombreux encore, que desservent des catéchistes noirs et que les missionnaires visitent régulièrement. Un grand effort est fait pour le relèvement moral, intellectuel et matériel des indigènes. Plus de 100.000 enfants suivent l'enseignement des écoles catholiques. C'est une grande Eglise qui est en train de naître dans ces parages, grâce au Protectorat de l'intelligente Belgique.

Au *Nigeria*, colonie anglaise depuis 1885 grâce à l'indifférence du gouvernement français qui demeura sourd à l'appel des missionnaires, tant à Calabar, la capitale, où 7.000 catholiques forment une paroisse, que dans les districts de l'intérieur où les Pères du Saint-Esprit desservent des villages par centaines ayant église et écoles, sur toute l'étendue de ce pays une fois et demie aussi grand que la France, les chrétiens et les catéchumènes se multiplient. Les prêtres manquent, comme un peu partout, hélas ! mais des catéchistes indigènes les suppléent dans la mesure du possible. La bonne volonté des habitants est remarquable et magnifique le champ ouvert à l'avenir !

En *Ethiopie*, depuis que le catholicisme y a été renouvelé par l'apostolat du P. Justin de Jacobis, l'illustre missionnaire lazariste, notre religion gagne du terrain de jour en jour. Naguère, un des principaux chefs du rite ghèse, un noir de haute taille, coiffé d'un bonnet blanc, drapé dans une toge blanche, pieds nus, se prosternait aux pieds de Pie XI, apportant au Pontife suprême l'hommage de fidélité du clergé indigène de l'Ethiopie et de l'Abyssinie [8].

Dans l'*Ouganda*, les prêtres autochtones évangélisent 41.942 néophytes ; la vie religieuse est florissante et l'activité de l'apostolat s'étend dans toutes les directions, soumise à tous les souffles de l'esprit [9].

Les chances de l'apostolat catholique dans le monde de l'Islam, après avoir été longtemps quasi nulles, s'affirment aujourd'hui. « La crise par laquelle le monde musulman passe, les changements

[2] Louis Bertrand, *La Mêlée des Religions en Orient*, dans *Revue des D M.*, 15 oct. 1918.
[3] Mgr d'Herbigny. — Cf. le bulletin de l'*Œuvre des Ecoles d'Orient*, février 1928.
[4] Mgr Guillemé.
[5] *La Croix*, 25 oct. 1928.

[6] *La Croix*, 31 mai 1928.
[7] *L'Union Missionnaire*, octobre 1928.
[8] *La Croix* du 2 juin 1928.
[9] Les premiers noirs ordonnés prêtres le furent le 26 juin 1913.

profonds qui ont été adoptés en divers endroits, le contact plus fréquent avec le monde chrétien sont des éléments précieux pour faire participer tant de peuples ensevelis dans le formalisme mahométan aux richesses infinies que le Christ est venu apporter aussi pour eux [1]. » Et d'autre part, dans toutes les régions de cette Afrique profonde, les populations les plus sauvages se laissent de plus en plus pénétrer.

Voyez-vous dans tous ces faits, Messieurs, le signe que le Catholicisme se meurt ?

III. — *En Asie*

Et en Asie, où en sommes-nous ?

En Asie, il ne cesse de progresser. La population catholique des Indes, y compris Ceylan, Burnia et Goa, est de 3.241.794 âmes. Les Indes anglaises ont 2.256.048 catholiques. Les Indes françaises en comptent 357.259. Le reste appartient aux territoires portugais. Il est vrai que, d'après une statistique de Mgr Roche, évêque de Tuticorin, il reste encore 50.000.000 d'âmes à convertir, mais on compte une moyenne de 50.000 conversions annuelles, et des lois plus libérales, votées en 1928, donnent à la propagation de la foi des facilités et une impulsion nouvelles [2]. L'Inde, autrefois impénétrable, s'est laissée pénétrer. Les préjugés et les lois qui repoussaient le catholicisme sont tombés, du moins en partie. Les missionnaires, les Pères Jésuites en particulier, ont fondé des centres catholiques importants, et l'on sent venir le jour où ce peuple immense verra la lumière annoncée par le Prophète. Il y a des écoles catholiques, des séminaires catholiques, des associations catholiques, des diocèses et des archi-diocèses catholiques. Bref, une vie d'autant plus intense qu'elle commence à être plus libre.

Le *Thibet* est toujours fermé à l'apostolat catholique, mais, si je puis ainsi m'exprimer, il est investi. Perdus dans les gorges de l'Himalaya, des missionnaires montent la garde à la porte, prêts à entrer [3].

L'immense *Chine*, toujours troublée, abreuvée de sang chrétien depuis des siècles, renferme de nombreuses et magnifiques communautés catholiques. Notre religion, dans ce pays, vivant au milieu des orages, s'enracine profondément, et grandit en maintes contrées dans la simplicité et la ferveur des temps primitifs de la foi. Là encore, l'Eglise, seul espoir de la civilisation, voit s'ouvrir devant son apostolat des possibilités sans mesure.

Au *Japon*, le Catholicisme, longtemps persécuté et proscrit après y avoir été assez florissant au temps de S. François-Xavier [4], retrouve vie et vigueur. Les gens instruits le jugent plus favorablement. On regrette les rigueurs passées. Les autorités lui donnent des marques de déférence et de sympathie. Les intellectuels l'étudient, très frappés de son caractère international, de la précision de ses dogmes et de sa vie morale, de sa doctrine enfin appuyée sur le principe d'autorité. Des catholiques occupent de hautes positions dans l'Etat. Tous voient dans cette religion un précieux élément de civilisation. Mais cette attitude n'est pas tout. D'autres symptômes se font jour qui montrent qu'en ce pays jadis si hostile, il y a quelque chose de changé. Des chrétientés y existent, bien que les conversions y soient difficiles à cause des influences bouddhistes et shintoïstes ; les consciences se libèrent peu à peu, et des familles entières se font chrétiennes.

Les Japonais qui, pour une raison ou pour une autre, quittent leur pays, viennent facilement au catholicisme, et parmi ces déracinés, les baptisés se multiplient [5]. Rentrés dans leur île, ils enrichissent de recrues nouvelles les contingents déjà formés. On compte aujourd'hui dans le pays 100.000 catholiques, et tous les espoirs sont permis. Des hommes bien placés pour observer le mouvement des esprits, et bons juges, ne croient pas à un arrêt de croissance de la foi, malgré l'attachement aux dieux nationaux et un matérialisme orgueilleux et tenace. Les dieux s'en vont, et le matérialisme pour un peuple de Samuraï n'est qu'un asile passager.

L'avenir s'annonce brillant. « Sachez, écrivait naguère l'archevêque de Tokio, que les 100.000 catholiques du Japon forment une élite par leur culture, leur cohésion, et qu'ils trouvent dans les œuvres de bienfaisance, écoles, hôpitaux, léproseries, une auréole au puissant rayonnement ; que ce petit troupeau a sa jeunesse catholique ardente et conquérante dont l'enthousiasme est partagé par des amiraux, des professeurs d'Universités, des fils d'ambassadeurs. Sachez que l'éducation de l'élite païenne est en partie entre les mains de nos religieux et religieuses. Sachez enfin que la femme japonaise, élevée par le catholicisme au rang qui lui convient, trouve à son tour dans les Congrégations qui se créent pour elles le cadre où s'exerceront ses remarquables qualités. » Et le vénérable archevêque termine ses constatations enthousiastes par ces mots : « Oui, le Catholicisme a un brillant avenir dans cette nation, car elle a trop de vertus pour n'être pas chrétienne ! »

En somme, les vieilles superstitions païennes et les religions constituées elles-mêmes reculent partout en Asie.

Voyez-vous dans ces faits, Messieurs, les signes que le Catholicisme se meurt ?

IV. — *En Amérique*

En *Amérique*, saluons d'abord le Canada français. Il a gardé intacte la foi de la vieille patrie. Là, « cinq millions de catholiques sont groupés autour du clocher, sous la direction du curé, âme de la défense nationale », et « les missionnaires français canadiens parcourent en tous sens les vastes solitudes de l'Extrême-Nord-Canadien où, seule, leur voix interrompt le grand silence blanc ! [6] »

[1] Lettre du Card. Van Rossum, *La Croix* du 25 oct. 1928.

[2] *La Croix*, 8 et 9 avril 1928. La hiérarchie se compose de : 1 délégué apostolique, l'archevêque, 29 évêques, 8 vicaires apostoliques et 2 préfets, 3.454 prêtres, tant séculiers que réguliers.

[3] *La Croix*, 20 juin 1928.

[4] On a dit qu'après avoir pêché au filet dans les Indes, S. François-Xavier au Japon ne pêchait plus qu'à la ligne. Malgré tout, vers 1605, le Japon comptait 1.800.000 catholiques. (Voir l'*Union missionnaire du Clergé de France*, avril 1928).

[5] Les *Etudes*, 20 février 1928.

[6] Discours de M. R. Lemieux à l'Institut Cath. (la *Croix* du 23 déc. 1926).

Oui, Messieurs, saluons : une autre France est née et a grandi là-bas, qui a conservé, avec son âme religieuse, ardente et apostolique, les traits éternels de notre Pays !

Mais où en est le Catholicisme dans les autres parties de cet immense continent ? — Si l'on en croyait certains voyageurs ou écrivains, l'Eglise catholique n'y aurait pour fidèles qu'un troupeau d'ignorants et d'encroûtés. Aux Etats-Unis notamment, seules, quelques pauvres familles d'émigrants irlandais lui resteraient fidèles !

C'est à se demander si ces prétendus observateurs ont des yeux ou s'ils sont sincères. La vérité, c'est que le Catholicisme, dans le désordre de toutes les sectes protestantes ou autres, est la religion la plus fortement organisée et la plus vivante. Un recensement a été fait en 1928. D'après les statistiques officielles, dans cet immense territoire, le nombre de ses adhérents s'accroît chaque jour. En dépit des restrictions imposées à l'immigration, le nombre des catholiques a augmenté, en 1927, de près de 200.000, ce qui porte le total des catholiques américains à 19.689.000 [7]. La foi de ces croyants est vive. A New-York, pendant tout le Carême, les églises regorgent non seulement de femmes et de jeunes filles mais « de masses d'hommes de toutes classes et de toutes conditions. » Il y a des messes de nuit pour les travailleurs de nuit. Il y a des messes tardives pareillement, où assistent de véritables foules. Des retraites fermées attirent des groupes importants. On compte plusieurs associations catholiques d'artistes et même d'acteurs, de savants catholiques, de pompiers et de policiers. Pendant que le protestantisme, de l'aveu des pasteurs eux-mêmes, est atteint « d'un grand nombre de maladies mortelles », le Catholicisme, en pleine santé, prospère et monte [8].

Il est vrai, la richesse individuelle, le passage pour beaucoup d'une vie rude à l'opulence et à la vie facile, une civilisation luxueuse, détournent une partie du peuple d'une religion qui prêche l'intégrale morale de l'Evangile. D'autres causes encore combattent le Catholicisme. Mais il faut voir l'autre face des choses. Dans l'Amérique contemporaine, où le goût du succès est universel, on vénère le Catholicisme, car il est le plus grand succès de l'Histoire. La majesté de l'Eglise impressionne profondément les protestants et les incroyants eux-mêmes. Le gouvernement les respecte comme un élément d'ordre puissant et efficace. Les individus enfin admirent la force de sa hiérarchie, l'exactitude de ses doctrines et de ses définitions morales, qu'ils comparent aux doctrines anarchiques des sectes protestantes ; sa liturgie éveille une immense sympathie. Ceux-là sont nombreux, parmi les non-catholiques, qui comprennent le caractère transcendant de l'Eglise et sa position unique au milieu des contradictions de ce monde. Ils sentent en elle la seule force spirituelle qui ait « tenu » dans nos temps [9]. On comprend dès lors quel attrait cette Eglise doit exercer, avec ses *dix-neuf millions* de fidèles, sur l'immense peuple dont elle a conquis l'estime et l'admiration ; on comprend encore quelle perspective s'ouvre devant elle.

Le *Brésil* est un pays catholique. Il y a des indifférents, comme partout, mais il y a aussi une élite nombreuse. Si l'esprit religieux s'y était quelque peu endormi en ces derniers temps, le réveil est magnifique.

Un puissant mouvement d'apostolat également est déclanché dans la *République de l'Equateur*, particulièrement en faveur des Indiens [1]. Je ne parle ni de l'Amérique Centrale, ni de l'Amérique du Sud. Tout le monde sait que le Catholicisme y jouit de ressources et d'un prestige immense. République de *Panama*, du *Nicaragua*, de *Colombie*, de *Cuba*, du *Venezuela*, autant de Républiques catholiques ou hautement sympathisantes : ce qui prouve l'erreur des sectaires de chez nous qui prétendent qu'on ne peut être à la fois catholique et républicain ! Nos religieux et religieuses de France y occupaient naguère encore une place prépondérante. Ils meurent et ne peuvent être remplacés. Des religieux et des religieuses d'autres nations les remplaceront. La France y perdra au point de vue de ses intérêts matériels et moraux ; l'Eglise n'y perdra rien [2].

Certaines Eglises, comme celle du *Mexique*, sont tout simplement animées des sentiments de foi et d'héroïsme qui furent la gloire de l'Eglise primitive. La persécution de l'odieux président Calles l'a prouvé. Prêtres exerçant au péril de leur vie leur saint ministère, prêchant et baptisant dans des rendez-vous secrets, les citoyens suivant les généraux soulevés « au nom de Dieu et de la Patrie », des jeunes hommes, des jeunes filles, des chrétiens de tous les âges mourant sous les balles au cri de : « Vive le Christ-Roi ! » des enfants de dix ou douze ans expirant sous les coups de fouets ou de fusils, des maris succombant au poignard sous les yeux de leurs femmes, des scènes d'une grandeur extraordinaire, voilà ce qu'on a vu au Mexique, au cours des années 1927-1928.

Dans les *Grandes Antilles*, en Haïti notamment, des missionnaires, le plus grand nombre venus du diocèse de Vannes, évangélisent les Noirs et entretiennent une très vivante Eglise. Ces missionnaires ont une rude existence. Ils ont à administrer des paroisses grandes comme un diocèse, avec des chapelles très éloignées qu'ils visitent toute l'année et toujours à cheval, par des chemins qui ne ressemblent guère à nos routes de France ; mais ils ont au milieu de leurs Noirs plus de consolation que n'en goûtent nos curés de campagne !

Ainsi, dans toute l'Amérique, le Catholicisme est animé d'une vie débordante. Voyez-vous dans tous ces faits, Messieurs, le signe qu'il est en décadence ? Jetons enfin un regard sur l'Australie.

V. — *En Australie*

L'Océanie n'est pas tout entière catholique ; il y a sur son territoire nombre de protestants de toutes

[7] *Daily Telegraph* de Londres, 26 mars 1928.
[8] *La Croix* du 20 mai 1928.
[9] *Correspondant*, 25 mai 1928.

[1] La *Croix*, 9 août 1928.
[2] Le *Matin*, Interview de MM. Leroy-Bruhl et Dumas, oct. 1928.

les dénominations, et de ces Juifs qu'on rencontre partout ; mais l'Eglise catholique y jouit d'un grand prestige, et ses fidèles, qui représentent un peu plus du cinquième de la population, manifestent une vie religieuse d'une rare intensité. Pour être convaincu de leur force, « il suffit de considérer le nombre et la prospérité de leurs œuvres paroissiales, la multiplicité des maisons religieuses qui fleurissent là-bas et surtout le développement sans égal des écoles catholiques [3]. » Nos missionnaires ont à lutter contre le prosélytisme bien renté des missionnaires protestants. Presbytériens ou autres disposent de millions de dollars ; les nôtres, de maigres subventions et même, ici ou là, de rien du tout [4]. N'importe ! L'Eglise compte près d'un million de fidèles sur cette terre où il y a cent ans un prêtre, seul et perdu au milieu des sauvages, célébrait la messe, sans pierre d'autel, avec un calice d'étain, et affublé d'un rideau en guise de chasuble !... [5]

Allez en Océanie, vous constaterez que, pas plus dans ce continent lointain que dans les autres, le Catholicisme n'est mort ou mourant...

* *

Résumons, Messieurs, les impressions que doivent laisser à un esprit impartial les faits que nous venons de constater. Ces faits sont encourageants et consolants ; ils dénotent une vitalité extraordinaire et que, même en ne sortant pas du point de vue purement humain, on peut déclarer invincible.

Le Catholicisme vit. Il vit dans une mesure et avec une intensité que n'atteint aucune autre religion au monde.

Là où il perd du terrain, il est loin de disparaître complètement, et il gagne généralement en qualité ce qu'il perd en quantité. Il perd les âmes basses ou vulgaires, les indifférents, les ignorants, les égarés, les suggestionnés, les corrompus, les sectaires, le déchet des peuples. En revanche, il voit les élites venir à lui.

Dans certains pays jadis arrachés à l'Eglise, le Catholicisme reprend racine, et nous assistons à d'étonnantes renaissances.

Dans tous les pays libres, il prospère, il progresse, multipliant ses œuvres religieuses, charitables, sociales, en même temps que son action intellectuelle et morale.

Rappelez-vous les splendeurs récentes des Congrès Eucharistiques de Chicago et de Sydney. Partout où le peuple est appelé à prendre part à quelque démonstration catholique, les multitudes accourent. Ces Congrès Eucharistiques, qui se tiennent depuis un demi-siècle dans les grandes villes du monde, sont d'incomparables triomphes.

Je vous pose une dernière fois la question : Voyez-vous, dans ces faits, Messieurs, le signe que le Catholicisme se meurt ?...

Mais du fait que l'Eglise catholique vit aujourd'hui, on ne peut conclure qu'elle vivra demain. Elle n'est pas en décadence. Si vous la comparez à un flambeau, elle brille toujours d'un vif éclat : si vous la comparez à un arbre, elle demeure gorgée de sève ; si vous la comparez, en empruntant une vieille image, à une barque, elle tient encore le flot et résiste encore à la tempête. Mais toute vivante et puissante qu'elle est, ne serait-elle pas pourtant appelée à disparaître ?

Je voudrais étudier avec vous ce dernier problème et répondre à mon tour à cette question : Est-il vrai, comme on l'affirme dans certains milieux, que l'Eglise catholique est condamnée à disparaître ? Quel est l'avenir de la Religion catholique ?

[3] Paroles du Card Cerretti, légat du Pape au Congrès de Sydney. *(Croix* du 30 juin 1928).
[4] Cf. Pierre Benoist, *Mon voyage autour du monde.*
[5] G. Goyau, *Figaro* du 2 sept. 1928.

LES LITANIES DE SAINT JOSEPH

IV

Epoux de la Mère de Dieu, priez pour nous

SES PRIVILÈGES ; APPLICATIONS PRATIQUES

I. — *Liens qui unissent S. Joseph à la Mère de Dieu*

« Epoux de la Mère de Dieu », voilà un titre qui fait admirablement ressortir la suréminente dignité de S. Joseph.

Qu'on imagine, autant qu'il est possible à une intelligence humaine, quelle fut la dignité de Marie elle-même, choisie dans les conseils de la Trinité sainte pour donner le jour au Fils de Dieu, Sauveur du monde, et l'on comprendra du coup la dignité de Joseph, élu, dans ces conseils divins, pour tenir la première place auprès de celle qui occupe la première place auprès de Dieu.

I. PRIVILÈGES DE S. JOSEPH. — Quelle dignité, en effet, quelle grandeur !... Protéger la Mère de Dieu !... Recevoir ses confidences !... Lui commander comme un chef !... En être aimé !...

1° *Joseph fut* LE PROTECTEUR *de la Mère de Dieu.* La grande tâche et le sublime honneur !...

Les temps sont accomplis ; le Verbe va revêtir notre humanité et habiter parmi nous ; cependant Dieu Incarné veut, pour sa Mère, un compagnon qui la garde et la guide dans la vie. Et c'est Joseph que Dieu choisit ; c'est lui qu'il place auprès de la Reine du ciel et de la terre, pour la soutenir et la protéger, à Bethléem, en Egypte, à Nazareth, partout...

Il est appelé à rendre à Marie de nombreux services, et combien précieux !

Il garde le dépôt divin de sa virginité ; il défend son honneur contre d'injustes soupçons, et sa vie contre les rigueurs de la loi juive ; en vue de lui trouver un abri, il essuie les rebuffades et le mépris des étrangers ; il subit, pour l'aider à sauver son Enfant, et lui épargner un deuil terrible et prématuré, les maux et les fatigues d'un voyage vers l'exil ; il travaille, afin de lui assurer le pain de chaque jour ; pour les alléger, il met son épaule sous ses croix ; pour la consoler de ses tristesses, il les partage.

Honneur insigne, dont même les anges ne seraient pas dignes, et qui a été accordé, par faveur spéciale, à l'humble Patriarche de Nazareth.

2o *Joseph fut* LE CONFIDENT *de la Mère de Dieu.* C'est par l'Ange qu'il a été instruit de l'Incarnation et de la Rédemption. Mais nous imaginons facilement quel devait être le sujet des conversations de ces saintes âmes. L'Incarnation et la Rédemption, toujours... La grande miséricorde de Dieu qui visite la terre... Le grand amour de Dieu qui veut racheter le monde... La grâce qui leur est faite : à elle, de donner le jour au Sauveur attendu ; à lui, de le nourrir, de le protéger, de le garder ; à tous deux, de le prendre par la main, de le presser sur leur cœur, de recevoir ses caresses enfantines, et, plus tard, ses enseignements divins.

Marie n'a, pour Joseph, aucun secret. Avant Noël, elle lui parle de l'attente d'Israël ; après Noël, elle lui parle du Calvaire. Elle l'associe aux mystères joyeux et aux mystères douloureux... Après avoir ensemble chanté le *Rorate* et le *Magnificat,* ensemble ils font, par anticipation, le Chemin de croix.

Ce dut être un ravissant spectacle pour les anges de contempler ces deux âmes, le soir, au retour du travail, s'épanchant l'une dans l'autre.

3o *Joseph* COMMANDA, *comme un chef, à la Mère de Dieu, et en fut obéi.*

Marie l'entoure d'un profond respect et d'une très grande déférence. Elle lui laisse, dans la sainte Famille, la première place, comme à l'époux, comme au père dont l'autorité est incontestée. Si elle a l'occasion de parler de lui et de soi en même temps, elle a soin de dire : « Votre père et moi. » Quand Joseph parle, il est suivi, tout de suite et scrupuleusement ; elle ne s'élève contre aucun de ses ordres, contre aucune de ses décisions ; elle n'essaie même pas de les discuter, ou d'émettre un avis personnel. Le chef commande — le chef : un charpentier — elle se soumet, elle, la Mère de Dieu.

Malgré des difficultés évidentes, et qui, à d'autres, paraîtraient insurmontables, puisque Joseph veut que l'on aille à Bethléem, sans plus tarder, pour le recensement, la Vierge va à Bethléem... Malgré les appréhensions de l'exil et les angoisses de la pauvreté accrues des angoisses de l'inconnu, puisque Joseph veut qu'on fuie en Egypte, elle fuit en Egypte... Malgré la situation refaite sur la terre hospitalière, et l'incertitude du lendemain, puisque Joseph veut qu'on retourne à Nazareth, elle retourne à Nazareth... Et nous ne citons que les cas mentionnés dans l'Evangile ; mais nous devinons que ce fut la même autorité douce d'une part, et, d'autre part, la même soumission absolue, dans toutes les circonstances et tous les jours.

« O merveilleuse sublimité de S. Joseph ! O dignité incomparable, que la Mère de Dieu, la Reine du ciel et la Souveraine du monde n'ait pas cru indigne d'elle de vous appeler son maître !... Je ne sais vraiment ce que je dois admirer le plus, de l'humilité de Marie ou de la sublimité de S. Joseph [1]. »

4o *Joseph* MÉRITA L'AFFECTION *de la Mère de Dieu.* Ce n'est pas assez dire : il en mérita l'amour ; mais non pas l'amour qu'on rencontre parmi les hommes, et qui, telles les roses qui s'effeuillent un peu plus chaque matin jusqu'à se flétrir à la fin, diminue, s'affadit et s'éteint ; mais l'amour allumé au Cœur de Dieu, et qui, de son nom propre, s'appelle la charité... Ils étaient portés l'un vers l'autre, les saints époux, par un élan irrésistible et jamais arrêté ; ils étaient portés vers le Christ, — vers le Christ qu'ils attendaient, ou vers le Christ qui, avec lui, avait fait descendre, dans l'échoppe du charpentier, un coin du paradis.

[1] GERSON.

Au début de ce siècle, un pieux auteur a tenté, dans un livre attachant, d'évoquer dans toutes ses phases merveilleuses la vie de S. Joseph. Arrivé aux célestes noces, il imagine ce récit : le grand prêtre venait de demander à la Vierge son consentement ; la fille de David posa alors cette condition : « Oui, je consentirai, si nos cœurs doivent être au Messie, toujours, toujours. » Et le fils de David, avec un accent de conviction qui traduisait toute son âme, répondit : « Oui, nos cœurs au Messie, toujours, toujours. » Le lendemain, au moment de la cérémonie, l'Immaculée de Dieu, avec une grâce parfaite, laissa tomber sa main dans celle du présanctifié de Dieu, et, d'une voix résolue, prononça cette parole : « Voici la servante du Seigneur, » Joseph repartit avec la même ardeur que la veille : « Au Messie mon cœur, toujours, toujours ! [1] »

C'est bien cela. Ces scènes d'imagination ne sont que la traduction fidèle de la réalité. Joseph et Marie unissaient leurs mains pour le service de l'Enfant-Dieu, unissaient leurs cœurs pour aimer ensemble l'Enfant-Dieu. Leur affection mutuelle n'était pas de la terre : « c'étaient deux âmes sœurs, deux cordes de la même lyre harmonieuse, deux rayons émanés du même foyer [2]. »

O S. Joseph, époux de Marie, que vous êtes grand !... Vous êtes grand de la grandeur de Marie ; vous êtes parfait de la perfection de Marie ; vous êtes affligé de l'affliction de Marie ; vous êtes joyeux de la joie de Marie. Vous partagez ses sacrifices, sa ferveur, ses humiliations, son obéissance, sa pauvreté, ses douleurs, ses mérites, ses vertus : comment ne partageriez-vous pas au ciel sa puissance et sa gloire ?... D'ici-bas, nous vous contemplons avec amour, élevé sur un trône qui dépasse de bien loin les trônes sur lesquels les apôtres doivent juger les douze tribus d'Israël ; il nous semble vous voir plus haut encore, au-dessus des chœurs des anges, siégeant à côté même de la Reine du ciel et de la terre ; c'est la place de son auguste époux.

II. LA DÉVOTION DE S. JOSEPH ENVERS MARIE. — Cette invocation nous invite à méditer encore sur *la dévotion de S. Joseph pour l'auguste Vierge.* Nous pouvons, semble-t-il, tout résumer en ces trois mots : respect, amour, fidélité.

1o Joseph entoura sa sainte Epouse du plus profond *respect.*

Il n'ignorait pas qui elle était, ni ce qu'elle était : l'Immaculée et la Privilégiée de Dieu, la première de toutes les créatures du ciel et de la terre, infiniment au-dessus des anges et des hommes...

[1] R. P. COLRAT, *Saint Joseph.*
[2] Mgr DADOLLE.

Il a lu et médité les prophéties qui gardaient, dans le peuple choisi, la promesse du Messie, et, comme les belles âmes en Israël, il a attendu pieusement que parût la « femme qui écraserait la tête de l'infernal serpent », l' « Etoile qui sortirait de Jacob », la « Reine qui, vêtue d'or, se tiendrait à la droite du Seigneur », la « Vierge qui mettrait au monde l'Emmanuel », la « Tige qui pousserait de la racine de Jessé et que surmonterait une Fleur ».

Et maintenant, il sait ; et maintenant, il voit. Il a appris du Ciel que cette femme bénie entre toutes les femmes, cette Etoile étincelante de lumière, cette Vierge Mère de Dieu, c'est celle à qui l'unit le plus sacré des liens.

Les révélations de l'Ange, en effet, et, sans doute, les confidences de la Vierge elle-même, l'ont mis au courant : le « Très-Haut a couvert Marie de son ombre » ; elle a été choisie, parmi toutes les créatures, pour donner son Sauveur à l'humanité coupable ; le Saint-Esprit, dont ainsi elle est devenue l'Epouse, a pris les plus pures gouttes de son sang pour en former le Fils béni qui réjouira et délivrera la terre. Elle est la Coopératrice de la Trinité sainte et la Mère de Dieu.

Alors, avec quel respect, tous les jours de sa vie, ne dut-il pas la contempler, s'incliner devant elle, la servir ?...

2o Comme il dut l'*aimer,* aussi, avec d'autant plus d'ardeur que son admiration était plus grande et son affection plus pure ! Nous n'avons guère à y revenir après ce que nous considérions il y a quelques instants. Affection respectueuse, généreuse, constante, et croissant sans cesse : Joseph aime Marie « pour tous les dons, pour toutes les grâces extraordinaires dont Dieu l'a comblée ; il l'aime parce qu'elle est la Mère de son Dieu et de son Fils ; il l'aime parce que, par elle, lui sont venus et continuent à lui venir tous les biens [1]. » Il se sacrifie pour elle, sans hésiter, sans compter, sans se laisser rebuter par les fatigues qu'il doit endurer, ou les peines qu'il doit subir, ou les mépris qu'il doit essuyer... Affection surnaturelle, toute de Dieu, toute en Dieu, toute pour Dieu...

3o Joseph est *fidèle* à suivre Marie dans les élans de sa parfaite piété. A son contact, il grandit lui-même dans la vertu et la perfection. *Ad Jesum per Mariam :* Marie est le chemin le plus direct qui mène à Jésus. Si c'est vrai pour toute âme, à combien plus forte raison pour l'âme de Joseph, si capable de comprendre, et si disposée à marcher jusqu'au bout dans cette voie embaumée, semée de lis et de roses, et qui s'enfonce dans les derniers recoins du Cœur de Dieu.

Exempla trahunt : les exemples entraînent. Comment, rien qu'à la voir, elle, toujours si modeste, si humble, si vertueuse, en un mot si sainte, l'heureux Patriarche n'aurait-il pas été *entraîné* à la pratique de toutes les vertus et à la perfection ?

Rien qu'à la voir... Mais, qu'était-ce donc à l'entendre ? Imaginez le zèle que mettait Marie à sanctifier Joseph. « Ce grand feu capable d'embraser toute la terre n'a eu que le cœur de Joseph à échauffer et à consumer durant un si grand nombre d'années. Croyez-vous qu'elle ait appliqué ce feu, qu'elle l'ait soufflé inutilement ? [1] » Elle aimait Dieu, autant qu'une créature est capable d'aimer Dieu, quand elle est pleine de grâce et immaculée. Mais le cœur de Joseph est la moitié de son cœur, l'âme de Joseph est la moitié de son âme ; il est sûr qu'il lui était impossible, absolument, de ne pas chercher à attiser l'amour que cet homme juste éprouvait pour son Seigneur à la flamme du sien. Nous devinons ce qu'elle disait ; n'essayons pas d'imaginer comment elle le disait : il nous faudrait sa charité, et sa charité est son bien propre. Contentons-nous de savoir que Joseph recueillait, attentif, haletant, et sans en rien perdre, les moindres syllabes sorties des lèvres virginales, et se laissait transporter, par elles, jusqu'au sommet de la sainteté.

Voilà notre modèle. Nous allons maintenant essayer d'exposer les moyens de le reproduire en chacune de nos vies.

II. — *Applications pratiques*

I. Nos privilèges. — Etre époux de la Mère de Dieu fait admirablement ressortir, disions-nous, la suréminente dignité de S. Joseph. Nous pouvons nous comparer à lui. Car nous sommes des privilégiés, nous aussi, étant les enfants d'adoption de la T. S. Vierge.

Essayons, comme nous l'avons fait pour le saint Patriarche, et à cette occasion, de mesurer, si nous le pouvons, notre grandeur... Nous l'aurons un peu comprise, quand nous nous serons étendus quelques instants sur ces deux points : *notre Mère, c'est la Mère de Dieu ; et c'est Dieu qui nous la donne.*

1o Nous avons, pour veiller sur nous, pour nous garder des embûches, pour nous relever, si nous tombons, la créature immaculée, choisie de toute éternité pour coopérer immédiatement à l'œuvre de la Rédemption, en donnant au monde son Sauveur, et en souffrant avec lui sur le Calvaire ;

Celle à qui le Fils de Dieu voulut être soumis ;

Celle qui, dans le tabernacle qu'était l'échoppe du charpentier Joseph, veillait sur le Fils de Dieu, tissait l'étoffe dont il devait se vêtir, préparait sa nourriture de chaque jour, s'agenouillait avec lui pour la prière aux heures marquées par la Loi ;

Celle qui, chaque matin, au réveil, et chaque soir, sur le point de prendre le repos de la nuit, pressait sur son cœur maternel le Fils de Dieu ;

Celle qui, pendant trente-trois ans, vécut dans l'intimité du Fils de Dieu, qui ferma avec lui les yeux au grand Patriarche et fut à ses côtés ici ou là, quand l'heure eut sonné d'annoncer aux foules la parole du salut ;

Celle sur la prière de qui le Fils de Dieu opéra son premier miracle, qui enfin se tenait attentive, heureuse quelquefois, angoissée la plupart du temps, et finalement le cœur percé du glaive de douleur, sur le chemin, près de lui, témoin de ses actes et

[1] R. P. Hénard, *Saint Joseph*, p. 215.

[1] R. P. de la Colombière.

de ses bienfaits, des mépris et des calomnies dont on l'abreuvait sur le Calvaire, partageant avec lui, pour le salut du monde, le calice amer...

2° Voilà la Mère que Dieu nous donne, car c'est lui qui nous la donne. Personne n'ignore la scène du Calvaire — quelle scène ! — pendant laquelle Jésus, ayant écrit la première au Cénacle, la veille, écrivit, de la croix, la seconde page de son testament divin. Par la première, il nous donnait à manger son Corps, et son Sang à boire ; ici, il nous donne sa Mère, pour qu'elle reporte sur nous les soins dont elle le comblait naguère.

« Voyant debout sa Mère et le disciple qu'il aimait, Jésus dit à sa Mère : « *Femme, voilà votre fils* » ; puis au disciple : « *Voici votre Mère* » (Jo., XIX, 26-27). Récit bien simple ; mais comprenons tout ce qu'il contient pour nous !

L'humanité est là, au pied de l'autel — la croix est un autel — au pied de l'autel où expire son Sauveur. Marie est là, immolant son Fils, en pleurant, oui — *lacrymosa* — mais debout — *stabat*. Jésus se meurt. Il aperçoit, prête à recueillir son dernier soupir, sa Mère, et il lui dit : « Femme, voici votre fils ». C'est comme s'il disait : « Moi, je pars, et c'est l'humanité qui, sur la terre, me remplacera dans votre cœur. L'humanité, il est vrai, m'a condamné à mort, malgré mes bienfaits ; elle m'a cloué à la croix ; elle m'a abreuvé de souffrances qui vous font cruellement souffrir. Eh bien ! quand même, ô Mère, soyez sa Mère ! »

Ah ! quand Dieu donna à la Vierge Joseph pour compagnon de vie, ce ne pouvait être un sacrifice pour elle, ou le sacrifice était bien adouci par la certitude que cet homme était un juste, que cet homme communierait à toutes ses pensées, et marcherait avec elle vers le même idéal, aimant Dieu d'un amour qu'il s'efforcerait chaque jour de rendre pareil au sien...

Mais maintenant ?... Ce n'est plus un juste qu'on lui donne : ce sont des pécheurs qui viennent de vomir le blasphème ; ce n'est plus un ami : ce sont les assassins de son Fils. Et on les lui donne pour qu'elle en soit la mère ! Et c'est son Fils lui-même, au moment le plus terrible de son supplice, quelques instants avant de mourir par leur faute et sous leurs coups, qui l'ordonne !... Comme il faut que nous tenions au Cœur de Dieu !

Alors Marie leva la tête et vit à découvert toute l'économie du plan divin : d'un côté son Fils bien-aimé qui, pour mourir, — comme jadis pour naître, — attendait son consentement ; de l'autre, le genre humain qui tendait vers elle ses mains suppliantes, et elle dit : « Qu'il me soit fait selon votre parole ».

Ainsi, enfants du Père céleste, rachetés par le sang du Christ, nous devenions, par la volonté de Dieu et le consentement de la Vierge bénie, les enfants de la Mère du Verbe Incarné, Reine du ciel et de la terre...

II. NOS DEVOIRS ENVERS MARIE. — Pour être aussi complets que possible, nous terminerons notre commentaire de la quatrième invocation par quelques pensées sur la dévotion envers la Sainte Vierge. Nous n'avons pas à suivre un autre plan que celui auquel nous nous sommes arrêtés quand il s'est agi de la dévotion de S. Joseph lui-même. Donc, à son exemple, nous *respecterons* Marie, nous l'*aimerons*, nous lui serons *fidèles*.

1° Nous devons à Marie l'hommage de notre *respect*.

Le motif ? Elle nous l'a indiqué elle-même dans son *Magnificat* : c'est parce que « le Tout-Puissant a fait en elle de grandes choses : *Fecit mihi magna qui potens est* ». Plus que toutes les autres créatures, elle approcha de Dieu. Quoi même ? Elle fit plus que s'approcher de Dieu : en devenant sa Mère, elle entra très avant dans le divin. « Il y a, en somme, trois ordres d'êtres : l'ordre que forment entre elles les adorables Personnes, Père, Fils et Saint-Esprit ; l'ordre des créatures que Dieu associe par la grâce à sa propre nature et qui sont les neuf chœurs angéliques avec toute la race humaine : ce qui est au-dessous ne compte pas, n'aboutissant point immédiatement à la divinité ; enfin un ordre intermédiaire qui n'est plus tout à fait divin, mais qui domine d'une hauteur indicible l'ordre créé et surnaturel. Marie le remplit à elle seule, telle est sa sublimité... [1] »

Ayons donc un très profond respect pour cette créature sublime. Honorons-la, pas plus, mais autant que l'Eglise nous permet de le faire et veut que nous le fassions. Joseph, bien sûr, réservait les plus précieux de ses hommages à Jésus ; mais après, immédiatement après, Marie avait sa place dans sa vénération. Agissons de même. Rendons à la Vierge bénie le culte qui lui est dû et que lui décerne la sainte liturgie. Mêlons-nous dans la mesure du possible, — et faisons cette mesure très large, — aux cérémonies, aux fêtes, aux pratiques qui ont pour but, précisément, de le lui rendre.

2° *Aimons* Marie. Elle est notre Mère. Nous venons de méditer sur les touchantes circonstances où nous lui fûmes confiés, et où elle accepta sa maternité nouvelle. Dieu, alors, lui donna vraiment pour nous un cœur de mère. C'est assez dire combien elle nous aime.

Cette affection, elle la prouve et l'exerce dans tous les domaines : au temporel et au spirituel. Chacun n'a qu'à s'interroger pour savoir ce qu'il en a reçu. Le cœur maternel de Marie dépasse en bonté tous les cœurs maternels. Elle veut notre bonheur et rien que notre bonheur. « Il suffit seulement, disait le saint Curé d'Ars, de se tourner vers elle pour être exaucé... Le cœur de Marie est si tendre pour nous que ceux de toutes les mères réunies ne sont qu'un morceau de glace auprès du sien. »

Comment n'aimerions-nous pas celle qui nous aime tant !

Mais l'aimer, ce n'est pas lui dire : « Je vous aime » ; c'est pouvoir lui dire : « Voyez comme je vous aime ! » C'est lui prouver son amour. De quelle manière ? D'abord, en évitant de la chagriner ; et nous savons ce qui la chagrine, c'est le péché. Nous lui plairons donc dans la mesure où nous plairons à Notre-Seigneur ; nous l'aimerons

[1] Mgr DADOLLE, *Mois de Marie*.

dans la mesure où nous aimerons Notre-Seigneur ; nous serons, en somme, véritablement les enfants de Marie, si nous sommes véritablement les enfants de Dieu. De quelle manière encore ? En ayant grande confiance en elle. N'oublions pas qu'elle est la Mère d'un Dieu qui ne saurait rien lui refuser, et rappelons-nous sans cesse que, par testament, Jésus nous a remis à ses soins maternels. Allons à elle, tous, qui que nous soyons, à quelque condition que nous appartenions, quels que soient nos besoins. N'hésitons pas : bonnement, élançons-nous dans ses bras, nous serons plus près de son cœur.

3o Enfin, soyons-lui *fidèles*. La fidélité dont nous parlons ici est celle même que nous avons reconnue en S. Joseph : la fidélité à suivre Marie jusqu'au bout, c'est-à-dire jusqu'à Dieu.

Comme le grand Patriarche, écoutons ses conseils. Ils se résument tous dans cette parole que, jadis, elle adressait aux serviteurs de Cana, et qu'elle nous adresse maintenant : « Faites tout ce que Jésus vous dira ».

Comme le grand Patriarche, imitons ses exemples. Imitons-la dans sa soumission à la volonté de Dieu, dans son dévouement absolu à Jésus, dans son humilité, sa pureté, sa charité. Qu'elle soit en tout notre modèle, « et que ce modèle ait force de loi ».

Daigne S. Joseph nous communiquer un peu de sa dévotion à Marie, « cette femme bénie entre toutes les femmes », que nous devons vénérer ; cette Mère aimante que nous devons aimer ; cette voie qui mène à Dieu, et que fidèlement nous devons suivre, aujourd'hui et tous les jours de notre vie.

RETRAITE PASCALE A DES FEMMES

sur quelques scènes féminines de l'Evangile

III

LES FEMMES DE JÉRUSALEM, MODÈLES D'ACTIVITÉ ET DE COURAGE

SOMMAIRE

INTRODUCTION. — Quand tous les hommes ont abandonné le Christ souffrant, les femmes de Jérusalem le suivent pour le servir et le consoler.

PREMIÈRE PARTIE. — Sachons, nous aussi, *servir Jésus*. — Dans l'intérieur de nos âmes fidèles d'abord. — Puis à l'extérieur : dans ses églises que nous ornerons ; dans ses membres souffrants : les pauvres, les malades ; en enseignant le catéchisme aux enfants ; en soutenant toutes les œuvres paroissiales.

DEUXIÈME PARTIE. — Appliquez-vous à *consoler Jésus* des froideurs, des abandons, des trahisons dont il souffre. Compensez les outrages par plus de ferveur et de généreux dévouement. Aimez Jésus, et faites-le aimer par votre entourage ; priez pour ceux qui ne prient pas ; expiez pour convertir. — Veillez autour du Tabernacle solitaire.

TROISIÈME PARTIE. — Ne craignez pas de *défendre Jésus*. — Comme les saintes femmes bravèrent, pour l'approcher, les soldats et les bourreaux, ainsi luttez pour soutenir la religion, dans vos causeries, chez vos amis. Réfutez les affirmations calomnieuses, proposez les doctrines saintes.

CONCLUSION. — Une sainte femme essuya le visage de Jésus et, suivant la tradition, l'effigie du Christ s'imprima sur son voile. Gardons en nous l'image de Jésus par la fidélité et répandons-la autour de nous par notre ardeur apostolique.

Mes bien chères sœurs,

Dans un tumultueux cortège, sous les blasphèmes et les moqueries, parmi les soldats et les bourreaux, le Christ hagard était traîné au Golgotha. La foule, autour de lui, grouillait, écumante de passion rageuse, mais pas un cœur, pour lui, n'était ému ; pas un soutien, pas un ami, dans les flots de la multitude. Les apôtres s'étaient enfuis, les disciples avaient disparu, tous les partisans de Jésus s'étaient évanouis. Tout à coup, au détour d'un chemin, s'avance un humble groupe de femmes. Elles vont au-devant de la clameur sauvage, elles se glissent parmi les légionnaires, elles bravent les brutalités comme les railleries grossières, — leur audace inouïe en impose d'ailleurs à cette horde barbare, — et elles parviennent jusqu'à Jésus. Le Christ, aussitôt, est soulagé. Les larmes de la fidélité étanchent la soif de sa fièvre, la bravoure des cœurs aimants lui fait oublier la trahison de l'ami maudit, la lâcheté des esprits timides. La sympathie de quelques êtres frêles le console des outrages du monde, lui présage les adorations des siècles futurs. Et pourtant Jésus ne veut pas penser à lui : il ne songe jamais qu'à ceux qu'il aime. C'est lui, lui le proscrit, le condamné, le flétri, l'agonisant, qui trouve des mots de consolation. S'il annonce à ces femmes palpitantes les troubles prochains avec les désastres à venir, s'il les convie par avance aux sanglantes funérailles de Sion, s'il leur prédit le massacre de leur postérité dans l'horreur du Temple saint en flammes, c'est pour les prémunir contre la désespérance, c'est pour reporter leur confiance plus haut qu'une civilisation qui s'écroule, jusqu'aux attentes immortelles d'un ciel qui ne périra pas.

Les saintes femmes, ranimées, se mêlent à la tourbe immonde pour ne pas délaisser Jésus. Elles l'accompagneront dans les tortures du chemin sur lequel il chancelle, elles l'assisteront, servantes impuissantes mais dévouées, durant le funèbre supplice, elles recueilleront ses derniers mots avec ses ultimes soupirs, et quand la mort, d'avance consentie, aura passé sur ce Dieu immolé, elles seront encore là pour prendre dans leurs mains le cadavre, pour l'embaumer dans les aromates, pour l'ensevelir dans un suaire, pour le coucher dans la pierre du sépulcre en attendant le troisième jour.

I

N'avez-vous pas quelquefois, mes sœurs, envié l'étrange privilège de celles qui, les premières dans l'univers, constituèrent, à l'heure solennelle, la garde d'honneur du Saint-Sacrement ? N'ayez pourtant point de regrets. Ce qu'elles ont fait, vous pouvez le faire. Oh ! d'une façon moins sensible sans doute, moins apparemment héroïque, mais néanmoins tout aussi réelle, tout aussi efficace, tout aussi bénie, et qui sera tout aussi bien récompensée.

Comme les femmes de Jérusalem, vous pouvez *servir* Jésus d'abord individuellement dans l'intérieur de votre âme fervente, et cela, nous l'avons déjà dit. Mais croyez-vous que ce soit suffisant ? Pensez-vous accomplir assez le vœu de la Loi par une soumission purement personnelle, uniquement privée — j'al-

lais presque dire égoïste — et dont aucune âme sur terre ne profitera, excepté vous ? La piété privée est une excellente chose, c'est même la chose indispensable, la chose initiale aussi, sur quoi se fonderont toutes les autres. Mais lorsque vous aurez rempli ce premier et sublime devoir, tous vos désirs ne seront point satisfaits. Vos âmes sont trop grandes vraiment, pour que vous ne cherchiez pas à servir Jésus, à consoler Jésus, à défendre Jésus dans votre sphère ; vos âmes sont trop saintes, je crois, pour que vous ne succombiez pas gaiement à la magnifique tentation de l'apostolat.

— Mais l'apostolat, direz-vous, nous semble impossible, à nous autres.

— Dissipez vite cette illusion. Sans doute certaines formes supérieures du dévouement, celle du sacerdoce qui sacrifie, celle de la parole qui entraîne les peuples, celle de l'évangélisation dans les missions lointaines, vous sont, généralement ou toujours, interdites. Telle est la volonté prudente de Dieu. Mais à côté de ces ministères retentissants, combien d'autres champs d'apostolat vous demeurent ouverts, d'autant plus méritoires qu'ils seront plus humbles, d'autant plus certains qu'ils ne resteront pas exposés aux pièges d'une vaine gloire !

Vous voulez vraiment servir Jésus ? Sans sortir de votre rôle que la Providence a voulu modeste, sans manquer à vos devoirs d'état, qui sont parmi les plus importants de tous, servez d'abord le Christ dans ses églises. Honorez Dieu par les soins attentifs que vous prodiguerez à ses autels. Que de sanctuaires négligés, où la poussière paraît marquer le mépris pour Dieu, où le désordre décourage les fidèles, où par négligence on ne pare jamais l'autel, même pour les fêtes les plus solennelles ! Comme les femmes de la Passion apportèrent des parfums au Tombeau, versez des fleurs à pleines mains à l'entour de vos tabernacles ; purifiez l'église de Jésus, faites-la attrayante, grave et coquette, pour que les gens tièdes s'y plaisent et s'accoutument à y revenir. Ce travail-là est digne de vous. On gagne tout en dignité à se constituer servante du Seigneur.

Si vous voulez servir Jésus, servez-le dans ses plus humbles frères. Auprès de vous, à votre porte quelquefois, il y a des pauvres délaissés, il y a des malades qui gémissent. Ils sont les membres endoloris du Christ. Penchez-vous, pour l'amour de Dieu, sur ces souffrances que tous abandonnent. Faites-vous un peu Sœurs de charité. En donnant à manger à un infirme, en lavant les plaies d'un mutilé, en refaisant les pansements d'un pauvre gueux, en prononçant les paroles qui consolent et qui encouragent, vous aurez apaisé l'angoisse du Messie agonisant, calmé la douleur de ses blessures, adouci les affres de son martyre, réjoui son âme avide de la sérénité humaine et de notre confiance dans l'au-delà.

L'aumône vous ouvre les portes des cieux : non pas cette aumône dédaigneuse, indifférente, jetée de loin aux misérables, par amour-propre et par ennui, et où nous ne donnons rien de notre cœur ; non pas davantage l'aumône bruyante, l'aumône des fêtes mondaines, l'aumône des bals de charité où l'on danse sur de la misère, et qui n'est, au fond, autre chose qu'une vanité stupide et une cruelle ironie ; mais l'aumône comme la comprend le ciel, celle qui, matériellement, n'est pas toujours considérable, mais où l'on sait mettre son cœur tout entier ; l'aumône qu'accompagne le sourire, l'aumône qui laisse deviner une privation, l'aumône qui rapproche les esprits, l'aumône à laquelle s'ajoute un bon conseil, un geste d'affection ardente, l'aumône qui émane de la pensée du Sauveur.

Aux pauvres les secours d'argent ; aux ignorants l'aide de vos connaissances. Procurer du travail à d'involontaires chômeurs, enseigner le ménage à de pauvres femmes embarrassées, n'est-ce pas œuvre charitable ? Pourquoi encore, comme le font tant d'autres, jusque dans les hameaux perdus de nos plus misérables diocèses, pourquoi ne pas occuper vos loisirs à apprendre le catéchisme aux enfants malheureux que l'école laïque n'instruit pas sur les vérités qui cependant priment le reste et assurent seules le bonheur ? C'est l'affaire de quelques minutes chaque jour, ou simplement quelques jours par semaine. Et ces quelques minutes allègeront le fardeau de vos prêtres, trop peu nombreux pour des paroisses trop étendues, elles éclaireront des intelligences aveuglées, elles formeront pour les combats de demain des volontés droites et fermes, elles prépareront des élus au Christ.

Vous servirez encore Jésus en donnant votre active coopération à toutes les œuvres établies chez vous. Certes les œuvres ne manquent pas : patronages de jeunes filles, ouvroirs, cercles de charité, œuvres de presse ou de bonnes lectures, congrégations de femmes, confréries et Tiers Ordres : on pourrait, pêle-mêle, en énumérer presqu'à l'infini. Mais trop souvent elles végètent, elles ne rendent pas le bien qu'elles pourraient donner. Pourquoi ? Parce qu'il leur manque des bras, des têtes et des cœurs. Consacrez-vous, dans la mesure où vous le pourrez, à vos belles œuvres paroissiales. Votre situation de famille et les circonstances locales guideront votre choix parmi les plus opportunes et les plus urgentes de ces organisations extrêmement diverses. Ce que vous pourrez faire varie avec chacune d'entre vous. Mais toutes, vous pouvez faire quelque chose. En un mot, donnez votre argent, donnez vos loisirs, donnez votre zèle, donnez vos sacrifices et vos peines, vos humiliations et votre bon vouloir. Pourvu que, par-dessus tout, vous vous donniez vous-mêmes, vous arriverez à bien servir Jésus.

II

A l'exemple des femmes saintes sur lesquelles nous méditons, il vous faudra, de plus, appliquer à *consoler* notre bon Maître. Il en a si souvent besoin ! La Passion ne s'est pas terminée avec le souffle de son dernier râle. Incessamment, depuis vingt siècles, la cause qui le fit mourir se renouvelle dans le monde entier. Le péché torture toujours Jésus, chaque jour, à chaque heure, à chaque instant. Comme aux moments de son supplice, le Maître est trahi, abandonné, vendu, livré aux puissances infernales. Les railleries de la sottise, les blasphèmes de l'incré-

dulité cinglent encore sa gloire éternelle. Les sacrilèges le flagellent, tandis que les orgueils humains le couronnent à nouveau d'épines. Les fautes constamment amoncelées pèsent sur ses épaules saintes plus que, jadis, le faix de la croix. Le monde a la haine de Jésus, le monde voudrait encore voir mourir Jésus, le monde voudrait annihiler jusqu'au souvenir de Jésus. Et Jésus, qui aime tous les hommes, qui voudrait le salut de tous les hommes, qui s'immole pour tous les hommes, Jésus doit supporter les froideurs avec les dédains, les insultes avec les reniements.

Nous ne tolérerons pas, mes sœurs, que le Bon Pasteur à la vigilance aimante reste ainsi méconnu, isolé, délaissé. Que penserait-il donc de nous, si nous nous joignions à la cohorte de ceux qui ne pensent pas à Dieu, de ceux qui rient des choses de Dieu, ou qui tentent d'effacer Dieu ? Le souvenir de l'apôtre Judas remonterait soudain à sa mémoire. Que penserait Jésus de nous, si dans l'interminable duel engagé entre lui et le monde, dans ce duel où la charité doit se heurter contre la rage, dans ce duel qui se prolongera jusqu'au dernier crépuscule du dernier soir terrestre, nous désertions lâchement Jésus pour ménager ses adversaires, pour ne pas compromettre nos combinaisons ou le succès de nos affaires, pour ne pas nous brouiller avec un camarade que peut-être, tout bas, nous méprisons ?

Nous n'avons pas le droit d'être loin lorsque le Christ gémit et pleure. Nous n'avons pas le droit d'être distraits, lorsque secrètement, au fond de nos cœurs, il murmure sa longue plainte. Si les autres sont légers ou méchants, tant pis pour eux : nous prierons pour qu'ils s'améliorent, mais nous n'imiterons pas leurs scandales. Jésus a besoin de disciples fidèles, Jésus a besoin d'amis dévoués, et c'est à vous que, pour cela, Jésus s'adresse.

A vous de répondre, Mesdames : voulez-vous être les consolatrices de Jésus ?

C'est une tâche délicate sans doute, car, pour être digne de cet honneur, bien des vertus sont nécessaires. Il faut d'abord détruire en soi, pour approcher l'immortel agonisant, tout ce qui dans nos âmes le ferait souffrir, tout ce qui ne servirait à autre chose qu'à aggraver sa douleur aiguë. Il faut savoir s'oublier soi-même, pour ne penser qu'à celui dont les blessures saignent et qui a besoin de tous nos soins. Il faut savoir se sacrifier, comme l'infirmière qui panse un blessé, comme la Sœur de charité, veillant la nuit au chevet d'un mourant.

Mais c'est une tâche noble entre toutes. Etre admises dans l'intimité d'un Dieu, avoir ses entrées à la Cour céleste, représenter l'élite humaine auprès du Créateur, acquérir le droit d'implorer, la faveur d'obtenir les grâces souveraines qui libèreront les coupables, qui briseront les chaînes des esclaves pécheurs, qui glorifieront Dieu en glorifiant les âmes, il n'y a rien au monde de si magnifique.

Et c'est une tâche consolante. Vous n'avez jamais pu supposer que le Maître, égoïstement, accaparerait vos sollicitudes, sans vous rendre bonté pour amour. Il ne s'enfermera pas jalousement dans l'unique préoccupation de son agonie perpétuelle. Il saura vous rendre mille fois le peu que vous aurez fait pour lui. Dans vos moments d'amertume ou de détresse, c'est lui qui à son tour deviendra — et avec quelle douceur ineffable ! — votre infaillible soutien. C'est lui qui versera en vous la résignation et la force. Dans vos heures d'anxiété ou de trouble, c'est lui qui vous inspirera les directives salutaires, qui vous orientera vers le mieux. Aux heures de vos joies surnaturelles, c'est lui qui saura vous féliciter, qui répandra sur votre existence radieuse la sublime paix, l'ardent bonheur. Vous avez donc tout à gagner, en abandonnant tout pour consoler le Maître. Sa générosité n'est jamais en défaut, pas plus que, jamais, sa puissance ne sommeille. Quand nous aurons cru faire un peu pour lui, nous nous apercevrons tout à coup, avec une surprise émue, avec une gratitude confuse, que c'est lui, au contraire, qui, tendrement, fraternellement, suavement, s'est fait lui-même notre consolateur.

Mais, pour en venir aux détails pratiques, comment consoler Notre-Seigneur ?

Avant tout vous lui donnerez plus que ce qu'il est en droit d'exiger de ses plus vulgaires fidèles. L'observance strictement individuelle de la Loi est un minimum qui ne saurait vous convenir. Vous aurez à vous appliquer à aimer Dieu pour ceux qui ne l'aiment pas, et non plus seulement pour vous-mêmes. Vous lui montrerez un attachement plus vaste, une abnégation plus courageuse, des délicatesses plus raffinées, au nom de ceux qui s'écartent de lui, au nom de ceux qui le persécutent. Lorsque vous aurez prié pour vous, pour les âmes qui vous sont chères ou dont la responsabilité pèse sur vous, vous prolongerez vos supplications à la place de ceux qui ne prient pas. Vous implorerez pour les pécheurs, pour les athées, pour les vicieux, pour les impies. Votre ferveur sera profonde comme l'océan, elle sera vaste comme la terre, car il n'est pas un seul recoin de la terre où Jésus ne soit outragé.

Vous aurez l'énergie d'expier les fautes d'autrui, de souffrir parfois pour convertir les âmes. Si le rôle, ici-bas, de la femme est d'être toujours une sacrifiée, quelquefois même une victime, vous surnaturaliserez ce rôle en consacrant à Dieu vos peines. Vos contrariétés et vos chagrins, une fois dédiés à la gloire du Ciel, cesseront de rester stériles. Ils obtiendront une valeur inouïe, procureront des gloires inespérées, susciteront des œuvres de salut.

Ainsi vous veillerez auprès du Tabernacle trop souvent solitaire, comme les femmes de jadis veillèrent autour de la Croix ; ainsi vous serez les auxiliatrices pieuses et bénies de notre Rédempteur souffrant.

III

Une charge encore, mes chères sœurs, vous est proposée, pour votre gloire. Voulez-vous *défendre* Jésus ?

Avec quelle violence satanique, avec quelle mauvaise foi furieuse, avec quelle rage déchaînée, il est attaqué chaque jour, je n'ai pas besoin de le redire. Où trouver des soldats pour lui, pour sa cause qui est à la fois la cause du Ciel et celle des âmes, et qui, à ce double titre, est doublement notre cause

à nous ? N'allez pas m'objecter que les hommes sont faits pour cela, que le privilège de la lutte sainte leur revient par droit de naissance. Certes il y a des hommes admirables, — il y en a encore en foule, — qui combattent pour la foi divine, qui savent employer leur éloquence et leur fortune, leur temps et leur influence, leur savoir et leur énergie pour la défense du Seigneur. Mais d'autres hommes sont timides et, quand ils se mêlent d'être craintifs, les hommes deviennent rapidement les plus trembleurs de tous les lâches. Il y a des postes abandonnés dans la forteresse de la Cité de Dieu : ce sont ces postes qui vous réclament.

Quand même, d'ailleurs, tous les hommes seraient héroïques, jamais Dieu n'aurait trop de soldats, car la guerre est formidable entre lui et les principautés de ténèbres. D'ailleurs encore, vous avez été confirmées tout comme les hommes, et vous vous rappelez que le sacrement de Confirmation a pour principal effet de nous enrôler dans l'armée du Christ. Vous voilà donc tenues de répondre : « Présentes ! » au grand appel qui se fait le matin du combat.

Ne m'apportez pas, pour vous abstenir, je ne sais quelle timidité que l'on est trop porté à croire naturelle, alors qu'elle n'est peut-être que le fruit d'une éducation insuffisamment comprise. Sans doute la réserve est un de vos plus précieux ornements, sans doute vous aimez à glisser effacées, inaperçues, dans bien des circonstances graves — sauf dans les soirées ou les réceptions. Mais la réserve se concilie avec la force ; et il importe de vaincre d'abord l'ennemi en remportant sur ses propres hésitations une victoire initiale, gage et prélude de toutes les autres. Cela vous coûtera beaucoup ? Eh bien ! mes sœurs, tant mieux alors, car cet effort accompli sur vous-mêmes développera toutes vos énergies, accumulera en vous les grâces, vous rendra plus aptes, humainement et divinement, à vos vaillantes entreprises, vous méritera de plus nobles couronnes.

Regardez, une fois encore, les grandes femmes de Jérusalem. Furent-elles timides ou incertaines, à l'aube du Vendredi-Saint ? Ont-elles hésité, elles que les mœurs de l'époque cloîtraient au fond de leurs demeures, à franchir leurs seuils presque interdits pour venir au-devant du Seigneur ? Elles ont coudoyé la populace, elles ont affronté les cohortes romaines, elles ont persévéré pendant l'horrible journée entière, elles n'ont quitté le terrain de deuil et d'universel salut que lorsque tout fut consommé.

Ce qu'elles ont su faire si bien, vous saurez le faire à votre tour. De quelle façon ? Mais de cent manières.

Vous défendrez Jésus dans le cercle de vos relations, et, à l'occasion, dans les causeries de vos salons toujours pleins. Je n'entends pas par là qu'il faille, généralement au moins, y instituer des controverses théologiques qui ne seraient pas sans inconvénient. Mais une maîtresse de maison peut réprimer par un coup d'œil une plaisanterie déplacée, peut faire taire par un aimable mot l'importun qui aurait le mauvais goût de tenter là un étalage de ses théories anti-chrétiennes. De plus, même invitée chez une amie, vous pouvez réduire au silence le pire des conférenciers anti-catholiques, ne serait-ce que par un de ces sourires aigus dont vous connaissez le secret, dont vous avez presque le monopole. Vous aurez ainsi empêché le mal, écarté le scandale, ce qui est une manière de faire le bien. Vous défendrez Jésus, quelquefois, en glissant le mot qui s'insinue ou qui frappe, en détournant avec adresse une conversation qui s'égare. Si l'occasion est favorable, à propos de tel ou tel incident vous résumerez tel point de doctrine, sans avoir l'air de catéchiser. Et quand une affirmation calomnieuse sera produite, vous saurez au besoin vous inscrire en faux ; sans vous fâcher le moins du monde, vous rétablirez tout doucement la vérité. Vous défendrez encore Jésus par votre concours actif et permanent aux organisations qui propagent la foi, qui combattent les erreurs, qui réfutent les sophismes à la mode. Vous le défendrez dans le cœur pur de vos enfants, dont vous écarterez le moindre souffle de souillure. Vous le défendrez auprès des pauvres lecteurs abusés d'ouvrages pervers, que vous saurez habilement déshabituer du livre ou du journal qui les tue. Vous trouverez mille méthodes encore.

Il y a vingt ans — en une heure tragique — on a vu des montagnardes lozériennes briser des charges de cavalerie, se jeter au mors des chevaux malgré les coups de plat de sabre, arracher les fusils des soldats, se mêler aux hommes sur les barricades, se laisser traîner en prison, pour interdire, aux jours sombres des Inventaires, l'entrée des églises de Dieu, à la force sacrilège qui vainement tenta de les envahir. Ces femmes furent admirables : Jeanne d'Arc eût été fière d'elles. Si la loi de Séparation a échoué, si le Christ a pu rester dans ses sanctuaires, c'est à elles que nous le devons, plus encore peut-être qu'à leurs rudes compagnons de lutte. Dieu veuille que l'ère abominable des sectarismes profanateurs soit close à jamais dans notre France. Mais si, par malheur, tôt ou tard, la haine impie se réveillait, l'exemple des femmes d'autrefois, comme celui des Mexicaines de nos jours, serait une héroïque leçon...

Que votre action à l'extérieur ne vous fasse surtout pas oublier la défense de Jésus en vous-mêmes. Ce souci-là doit rester le premier : vous ne devez laisser occuper par l'ennemi aucun point, si minime soit-il, de la forteresse de votre âme dont le Ciel vous a confié la garde. Là mieux qu'ailleurs, vous pouvez scruter les positions de l'adversaire et les vôtres, connaître les endroits faibles, prévoir les ruses et déjouer les embuscades. Gardez jalousement Jésus en vous-mêmes si vous voulez vraiment le défendre et le faire vaincre autour de vous.

* * *

Sur l'épineux sentier qui monte au Calvaire, une femme, plus courageuse peut-être ou plus fervente que les autres, s'approcha du Sauveur harassé, pour essuyer son visage sanglant. Une tradition vieille de vingt siècles raconte qu'en rentrant dans sa maison obscure, sainte Véronique ouvrit le voile dont elle avait effleuré le visage du Christ. Et ce qu'elle y vit, vous le savez. Elle y trouva la Face douloureuse, la Face auguste de Jésus, miraculeusement

empreinte sur le linge, comme un surnaturel merci, comme une promesse de récompense.

Sachez, vous aussi, mes chères sœurs, mériter par votre piété, par vos sollicitudes, que s'imprime l'image divine, non plus seulement sur votre voile, mais au fond même de votre cœur. Sachez ensuite la conserver, cette image qui reflète l'infini ; sachez la conserver toujours respectée, toujours intacte, toujours pure pour la consolation de votre dernier jour.

Et, loin de la garder égoïstement pour vous, cette radieuse et sainte image, vous la ferez rayonner aux alentours ; vous la propagerez dans d'autres cœurs, vous la ferez vénérer fidèlement par tous ceux qui savent aimer, par tous ceux qui veulent agir. Soyez sûres que vos efforts ne seront pas perdus, que vos peines ne demeureront pas stériles ; soyez sûres, pardessus tout, que Jésus ne dédaigne pas votre bonne volonté courageuse, et qu'il se réserve de couronner au Ciel vos apostoliques ardeurs. Ainsi soit-il.

LECTURES SUR SAINTE JEANNE D'ARC

XIII

LES THÉOLOGIENS DE CHINON

I

Les théologiens de Chinon se réunirent donc, sans doute au château. On comptait parmi eux Gérard Machet, le P. Raphanel, franciscain, le futur évêque de Senlis, Pierre de Versailles, prieur de St-Pierre de Chaumont puis abbé de Talmont, et d'autres personnages distingués. Le duc d'Alençon assista aux séances, et c'est par lui que nous connaissons les détails qui suivent. Jeanne parut devant eux et ils lui demandèrent :

— Pourquoi êtes-vous venue, et qu'est-ce qui vous a amenée auprès du roi ?

— Je suis venue de la part du Roi des cieux, répondit-elle. J'ai des Voix et un conseil qui m'avertissent de ce que je dois faire.

Le duc d'Alençon qui prononce ce témoignage au procès de réhabilitation, c'est-à-dire vingt-sept ans après, ne se rappelle que cela, mais c'est assez. Il ajoute que, dans un repas qu'elle prit avec lui, elle dit encore :

— J'ai été fort examinée, mais j'en savais et je pouvais plus que je n'ai révélé. (Ayroles, IV, 193).

Elle continuait à édifier la cour par sa grande piété, tout en se mêlant aux jeux guerriers des chevaliers. Elle les habituait ainsi à la voir chevaucher, rompre une lance, parce qu'elle devait marcher avec eux et les animer par son exemple. Ils l'admiraient et professaient un grand respect pour elle. Elle conversait aussi avec le Dauphin et lui redisait l'objet de sa mission, qui était de faire d'abord lever le siège d'Orléans.

— Confiez-moi des soldats en aussi petit nombre que vous voudrez, lui disait-elle, et Orléans sera certainement sauvé.

Délivrer Orléans, c'était sa pensée constante, et elle souffrait d'être obligée de rester à Chinon pendant que la cité était affamée et pressée par les Anglais. Il lui arriva de faire cette prédiction au Dauphin :

— Dans la bataille qui sera livrée sous les murs de cette ville je serai frappée par un trait, mais je ne mourrai pas de ma blessure ; et, cet été, je vous conduirai à Reims pour être sacré.

Orléans, Reims, voilà les deux objectifs qu'elle envisage toujours, sans chercher à s'en distraire, malgré ces retards qui la tourmentent.

La prédiction de ce trait qui doit la frapper, le duc de Rosethlaer, envoyé à Charles VII dans les premiers mois de 1429 afin de demander pour le duc de Brabant la main d'une fille d'Yolande, la rapporte dans une lettre du 22 avril 1429, adressée à son souverain. (Ayroles, III, 540). D'ailleurs la nouvelle qu'une Pucelle devait sauver la France s'était répandue dans toute l'Europe. Dès le 16 janvier 1429, Pancrace Justiniani, de Bruges où il l'avait apprise des Bourguignons, la transmettait à son père à Venise. Et, tout émerveillé de ce qu'il entend, il écrit le 10 mai : « Ce que l'on voit bien clairement, c'est qu'elle raisonne sans jamais se contredire ; elle discute avec des maîtres en théologie si bien que l'on croirait que c'est une autre sainte Catherine venue sur la terre. Aussi beaucoup de barons marchent à la suite de ladite demoiselle, et bien des gens du peuple se rangent autour d'elle. » *(Chronique de Moroseni ;* Ayroles, III, 574-575).

Dans une conversation avec le duc d'Alençon, Jeanne lui annonça la délivrance d'Orléans. Faisant allusion à Charles d'Orléans, captif en Angleterre depuis Azincourt, elle lui dit :

— Dieu ne veut pas que les Anglais aient en même temps le Duc et sa ville.

Elle annonça encore que Charles d'Orléans ne mourrait pas en prison. On dit que le Dauphin reçut aussi plusieurs communications surnaturelles. Jeanne en effet déclara, le 22 février, à Rouen : « Avant de me mettre à l'œuvre, le roi a eu plusieurs apparitions et de belles révélations. » (Ayroles, III, 576).

II

On attendait maintenant la réponse d'Embrun.

Jacques Gelu, d'Yvoy, dans le Luxembourg, était un des personnages les plus considérables de son temps. Le duc Louis d'Orléans lui confia la charge de chancelier, et quand ce prince fut assassiné par Jean sans Peur (1407), Jacques Gelu fut chargé de la tutelle de ses enfants. En 1404, il fut nommé Président du Dauphiné, et en 1414 archevêque de Tours. Il joua ensuite un rôle pacificateur au concile de Constance pour obtenir le désistement des trois papes : Jean XXIII, Grégoire XII et l'intraitable Benoît XIII, et pour faire élire Martin V, ce qui mit fin au schisme. Français de cœur, il était mal à l'aise à Tours, parce qu'une partie de la province était au pouvoir des Anglais, et il n'hésita point à accepter le siège moins important d'Embrun où tout le pays était dévoué au Dauphin. C'est pourquoi celui-ci le consulta au sujet de Jeanne d'Arc.

L'archevêque d'Embrun se fit instruire des faits et gestes de la Pucelle par les deux secrétaires de Charles : Jean Gérard, président du Parlement de

Grenoble, qui était alors à Chinon, et Pierre l'Hermite, conseiller intime du roi. Leurs réponses furent des plus favorables. Elle a été reconnue, disaient-ils, « dévote, sobre, tempérante, coutumière une fois chaque semaine des sacrements de confession et de communion. »

Cependant il demeurait défiant. Sans doute Dieu doit punir l'injuste entreprise de l'Anglais, disait-il, mais il ne faut pas légèrement s'arrêter aux discours d'une fille, d'une paysanne nourrie dans la solitude, d'un sexe fragile et tant susceptible d'illusions. Il manda à Pierre l'Hermite qu'il faut « que le roi jeûne et vaque à quelques exercices de piété, pour être éclairé du ciel et préservé d'erreur. »

Il écrivit même directement au roi et à la reine que bien des choses devaient la rendre suspecte : 1° le pays de Lorraine, frontière de ses ennemis, le Bourguignon et le Lorrain ; 2° c'était une bergère aisée à être séduite ; 3° elle était fille. Il lui appartenait aussi peu de manier les armes et de conduire les capitaines que de prêcher, de rendre la justice, d'*avocasser*. Il cita au Dauphin, pour lui montrer le danger qu'il courait, l'exemple d'Alexandre qu'une reine voulut empoisonner, et qui ne fut sauvé que grâce à l'intervention d'Aristote.

Ensuite il lui recommanda de ne pas converser seul avec elle. Il faut, ajoutait-il, éplucher sa conversation, sa croyance. Cependant il ne voulait pas que le roi la rebute. Le bras de Dieu n'est pas raccourci. Il peut bien se faire que l'injustice de ses ennemis ait irrité la juste colère du ciel, et que l'affliction du prince ait éveillé sa miséricorde.

« Au demeurant, il est autant aisé à Dieu de lui mettre en mains la victoire avec peu qu'avec beaucoup de forces, par le bras et l'exploit des filles et des femmes non moins que par celui des hommes. »

Dans une autre lettre, Jacques Gelu parle au Dauphin d'un entretien qu'il vient d'avoir avec le cardinal de Foix, qui s'est arrêté à Embrun dans un voyage de Rome en Espagne. Il revient sur la jeune fille, et, sur des informations qu'il avait sans doute reçues, il déclare « qu'il est bien aise qu'on la tienne dans la suspicion et l'incertitude *de croire ou de ne pas croire en elle*. Il ne trouve point à propos qu'elle ait beaucoup d'accès au roi jusqu'à ce qu'on soit *bien acertainé de sa vie et de ses mœurs.* » (Ayroles, I, 5).

Tel est le récit du P. Fournier, un jésuite du XVIe siècle, qui avait en mains les écrits mêmes de l'archevêque d'Embrun.

On ne peut pas dire que l'archevêque d'Embrun ait cédé à l'enthousiasme et au sentiment. Cela ne donne que plus de valeur au jugement qu'il porte sur la Pucelle, après la délivrance d'Orléans, dans ses lettres au Dauphin. Il avait douté, il était dans son droit. La Pucelle avait sauvé Orléans, il s'inclinait devant le miracle.

III

La commission ecclésiastique de Chinon fut tout à fait favorable à Jeanne d'Arc. Ce qui paraît avoir particulièrement frappé les juges, c'est la révélation qu'elle eut à Vaucouleurs de la bataille de Rouvray. Cependant le Dauphin voulut, sans doute pour lui donner une plus grande autorité et calmer l'animosité de La Trémoïlle, qu'elle fût examinée par les docteurs de l'Université de Poitiers. C'est dans cette dernière ville que s'étaient réfugiés les docteurs de l'Université de Paris demeurés fidèles à la cause nationale. On se mit donc en route pour cette ville vers le 13 mars, et c'est en chemin seulement qu'on annonça à la Pucelle le but du voyage.

— En nom Dieu, dit-elle, je sais que j'aurai beaucoup à faire dans cette ville, mais Notre-Seigneur m'aidera. Allons-y donc, de par Dieu !

Elle était calme et joyeuse, car ses Voix lui avaient dit qu'elle triompherait de cette nouvelle épreuve. Jean de Metz et Bertrand de Poulangy ne l'accompagnent point : quand ils ont connu les conclusions favorables des examinateurs de Chinon, ils sont partis au pèlerinage de Notre-Dame du Puy, emmenant peut-être avec eux Jean Paquerel, un religieux augustin de Tours. Ils rencontrèrent Isabelle Romée qui les cherchait avec anxiété. Elle dut être grandement consolée, la bonne mère, de tout le bien qu'elle apprit de sa fille, et, songeant aux dangers que celle-ci pourrait courir parmi les hommes d'armes, elle pria Jean Paquerel de s'attacher à la personne de Jeanne et de lui servir d'aumônier. Il lui promit et elle s'en retourna à Domremy, heureuse de transmettre toutes ces bonnes nouvelles à Jacques d'Arc qui demeurait toujours plongé dans la tristesse. Ce fut comme un rayon de soleil dans leurs jours assombris.

En se rendant à Poitiers, pour soumettre aux docteurs de cette ville la cause de l'Envoyée de Dieu, le Dauphin voulait apporter à ses sujets une preuve officielle et authentique de la mission de Jeanne, car, pour lui, malgré son caractère hésitant, il avait confiance en elle, il croyait. Pour laisser leur pleine indépendance aux hommes éminents qui allaient porter leur jugement sur elle, il ne la prit pas avec lui dans son palais ; ainsi il séparait sa propre cause de la sienne. Elle descendit dans la maison de Jean Rabateau, avocat-général pour les causes criminelles au Parlement, plus tard président à la Cour de Paris. Cette maison s'appelait l'Hôtel de la Rose. Jeanne fut remise directement aux mains de l'épouse de Jean Rabateau, une femme renommée par sa vertu, sa piété et sa grande sagesse.

Le Dauphin convoqua aussitôt son conseil, où il appela les plus considérables des Poitevins. Jean d'Aulon y assistait. Le roi, raconte-t-il, déclara que cette Pucelle lui avait dit être envoyée de Dieu pour lui faire recouvrer son royaume, et il était d'avis qu'il fallait que les docteurs l'interrogeassent sur certains points touchant la foi. Une commission fut donc nommée, sous la présidence du chancelier Regnault de Chartres, archevêque de Reims, qui était mal disposé pour elle. Il semble que les membres du conseil de Chinon se soient aussi rendus à Poitiers.

Parmi les examinateurs, nous trouvons Pierre de Versailles, abbé de Talmont, qui fut évêque de Digne, puis de Meaux ; Jean Lombart, professeur de théologie ; Guillaume Lemaire, chanoine de Poitiers ; Jean Morin et le professeur Jean Erault ;

Jacques Maledon et Mathieu Mesnaige ; le Carme Pierre Séguin et trois Dominicains : Séguin de Séguin, Guillaume Aymeri et Pierre Turlure, qui paraît avoir été alors Grand Inquisiteur de la province de Toulouse. La Commission se rendit d'abord chez une dame La Macée où le conseil du Dauphin siégeait, puis à l'Hôtel de la Rose même.

C'est là que Jeanne va être « questionnée sur les points de foi bien et diligemment. » (Déposition de Jean d'Aulon. Ayroles, IV, 207).

XIV

LES DOCTEURS DE POITIERS

I

Jeanne fut donc introduite devant l'imposante assemblée des docteurs.

Elle alla s'asseoir au bout du banc, à la place la plus humble, « et leur demanda ce qu'ils voulaient. Il lui fut répondu par la bouche de l'un d'eux qu'ils venaient devers elle, parce qu'on disait qu'elle s'était présentée au roi comme envoyée par Dieu vers lui, et ils lui montrèrent par de belles et douces raisons qu'on ne devait pas la croire. Ils y furent pendant plus de deux heures où chacun parla à son tour ; et elle leur répondit de telle sorte qu'ils étaient grandement ébahis comment une si simple bergère, une jeune fille, pouvait si prudemment répondre. » *(Chronique de la Pucelle.* Ayroles, III, 69).

Les deux Cousinot, auteurs de la *Chronique,* esquissent ainsi avec beaucoup de netteté la physionomie de l'assemblée. Elle déclara qu'elle délivrerait Orléans de par Dieu et conduirait le Dauphin à Reims.

— Pourquoi appelez-vous Dauphin, lui demandait-on, Charles VII qui est proclamé roi depuis six ans ?

— Je n'appellerai roi mon gentil Prince que quand il aura été couronné et sacré à Reims.

— Mais il y a cent lieues d'ici à Reims, et tout le pays est occupé par les Anglais.

— Je le sais, mais Dieu fera ce prodige. Et afin que vous sachiez que je suis envoyée du ciel, je vous prédis qu'après la délivrance d'Orléans et le sacre de Reims, le roi rentrera à Paris, qu'il verra le duc d'Orléans revenir de captivité et qu'il chassera les Anglais de France.

Pierre Séguin, « un bien aigre homme », dit la *Chronique,* déclara que la Sainte Ecriture défendait de croire à ces paroles, si elle ne montrait pas des miracles.

— Les miracles que Notre-Seigneur m'a ordonné d'accomplir, dit-elle, c'est de faire lever le siège d'Orléans et de mener le roi sacrer à Reims.

— Si Dieu veut délivrer le peuple de France, déclara Guillaume Aymeri, il n'a pas besoin d'hommes d'armes.

— En nom Dieu, les gens d'armes batailleront, et Dieu donnera victoire.

Guillaume Aymeri s'inclina devant cette belle réponse. On poursuivit :

— Pourquoi avez-vous revêtu cet habit d'homme ?

— C'est d'après le commandement de Notre-Seigneur. Faisant œuvre d'homme et devant vivre parmi les guerriers, il me fallait prendre leur costume.

Ce qu'elle dira ailleurs, elle si soucieuse de sa virginité, c'est qu'elle sauvegardait mieux ainsi sa pudeur.

Alors entrèrent Pierre de Versailles et Jean Erault, amenés par l'écuyer Gobert Thibault. La Pucelle vint à leur rencontre et, frappant familièrement sur l'épaule de Thibault, elle dit :

— Je voudrais avoir plusieurs hommes animés de votre bon vouloir.

Puis s'adressant aux deux docteurs :

— Je crois bien, dit-elle, que vous êtes venus pour m'interroger. Je ne sais ni A ni B. Je viens de la part du Roi du ciel pour faire lever le siège d'Orléans et conduire le roi à Reims pour son couronnement et son sacre.

Ensuite elle leur demanda s'ils avaient de l'encre et du papier, et dit à Jean Erault : « Ecrivez ce que je vous dirai : Vous Suffolk, Classidas et la Poule, je vous somme, de par le Roi des cieux, que vous vous en alliez en Angleterre. »

Ici la mémoire de Gobert Thibault, qui rapporte ces paroles, est un peu en défaut, car Suffolk et la Poule sont le même personnage. « Versailles et Erault, ajoute-t-il, cette fois ne firent pas autre chose dont j'aie mémoire. » (Déposition de Gobert Thibault. Ayroles, IV, 150-151).

II

L'examen dura treize jours. Jeanne d'Arc s'y montra toujours douce, égale à elle-même, affirmative de sa mission ; et, avec cela, gaie, résolue, spirituelle, avec ses réponses où l'on retrouve l'esprit du sire de Joinville.

On cite parmi ces réponses celle qu'elle fit au Dominicain Séguin de Séguin. Celui-ci était limousin et s'exprimait avec l'accent du terroir. Il lui demanda :

— Quel langage parlent vos Voix ?

— Un meilleur que le vôtre, dit-elle, jugeant la question peu digne d'un docteur.

Alors il lui fit cette autre que rien ne motivait :

— Croyez-vous en Dieu ?

— Mieux que vous, répliqua-t-elle.

Déconcerté par ces ripostes, le docteur se rabattit sur le raisonnement auquel déjà elle avait répondu :

— Dieu défend d'ajouter foi à vos paroles, sans un miracle qui les appuie.

— En nom Dieu, répéta-t-elle, je ne suis pas venue à Poitiers pour faire des miracles, mais envoyez-moi à Orléans. Là je vous montrerai les miracles que je suis venue faire. Qu'on me donne des soldats en tel nombre qu'on voudra et je ferai lever le siège de la ville.

Un jury de nobles dames, présidé par la reine de Sicile, Yolande, fut chargé d'enquêter sur sa vie et ses mœurs ; elles proclamèrent qu'elle méritait bien le titre de Pucelle ou vierge, que le peuple lui avait décerné et qu'elle aimait. Les prophéties populaires revenaient à la mémoire. Jean Erault rapporta à Jean Barbin, avocat au Parlement, qu'une femme, Marie d'Avignon, surnommée la Gasque, avait raconté au Dauphin une vision. Elle avait vu le